



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

#### MODES.

Aux soirées et à l'Opéra on voit une grande quantité de ces petits bandeaux en or qui ont remplacé les ferrennières, et qui siéent peut-être mieux qu'elles à la physionomie. Cet ornement est le bijou le plus à la mode cet hiver. Il est enrichi au milieu du front par des pierreries ou des diamans, disposés en plaque ou en flamme. Une jolie coiffure est composée d'un de ces bandeaux sur le front et d'une épingle qui traverse les nattes de cheveux. L'ornement du bandeau et celui qui forme la tête de l'épingle, doivent être assortis. Des pommes de pin en diamans ou pierres de toutes couleurs font un très-bel effet.

Les épis en diamans sont un ornement trop favorable aux coiffures parées, pour passer de mode; aussi en voit-on encore beaucoup dans les cheveux et même dans les turbans. Un bel oiseau de paradis

ayant la tête retenue dans une gerbe d'épis de diamans est une des plus riches parures.

On porte peu de boucles d'oreilles; mais celles qui se voient encore, sont montées en poires ou en girandoles, comme l'hiver dernier. On en fait beaucoup or et émail; les camées montés sur or sont très à la mode pour boucles d'oreilles comme pour plaques de ceintures.

Nous reviendrons sur ce dernier article, qui a tout-à-fait pris la place des boucles de ceintures. Les plaques sont ovales ou carré long, les unes ornées de trois camées, les autres d'ornemens en émaux. Les plaques en diamans sont quelquefois toutes couvertes de petits diamans qui, ainsi rapprochés, forment un ensemble éblouissant.

On porte peu ou point de bracelets; seulement par fantaisie on voit autour du poignet une rangée de perles, de camées ou de diamans, fermée par une jolie agrafe.



Quant aux colliers, il en est peu de fantaisie. Un seul rang de diamans ou de grosses perles fines. Les femmes élégantes et qui ont de jolis cous, ne portent presque pas de colliers.

En revanche, le luxe des bijoux s'est porté sur les agrafes qui ferment les robes ouvertes sur les côtés, ainsi que nous en avons donné plusieurs modèles. Ces agrafes, pour lesquelles on peut employer depuis le jais jusqu'aux plus beaux diamans, se disposent selon le goût de la personne qui les porte. Elles se placent souvent au milieu des coques de rubans qui ornent les côtés de la robe, ou sont simplement appliquées sur les parties rapprochées du jupon. On fait de même de riches plaques pour placer entre les draperies des corsages, au milieu de la poitrine, et au bas de la pointe du corsage. A cette dernière sont quelquefois attachées des torsades d'or ou de pierreries, qui descendent jusqu'aux genoux. Ces torsades peuvent être en soie de la nuance de la robe, et seulement terminées par un gland d'or ou pierreries qui rappelle les ornemens de la plaque.

— Les blondes s'emploient pour falbalas sur les jupons, que laissent voir les robes ouvertes. Des rangées de blonde posées en échelles depuis la ceinture jusqu'au bas du jupon sont une des originalités qui ont le plus frappé jusqu'à présent. La robe de dessus, en riche étoffe, s'ouvrant de manière à laisser voir parfaitement cette profusion de garnitures de blonde qui, du reste, allait parfaitement à une grande femme.

— Une jolie mode pour les toilettes de spectacle, est un mantelet de velours doublé en hermine. Ce mantelet a de longs bouts comme une pélerine en fourrures. Il se rejette en arrière des épaules, lorsqu'on est arrivé dans sa loge, et donne beaucoup de grâce à l'aspect d'une femme. En général, chacune peut adopter, selon sa fantaisie, ces petits mantelets de bal et de spectacle. La mode les accepte tous.

— Au Théâtre-Italien et à l'Opéra, on voit toujours beaucoup de femmes portant des mitaines noires au lieu de gants.

— Les turbans ont la vogue bien déterminée cet hiver. On en fait beaucoup en gaze noire ou brune brochés ou frappés en dessin d'or. D'autres en légère gaze blanche mêlée avec de la gaze d'or ou d'argent. On en fait aussi beaucoup en cachemire et en foulards de plusieurs nuances. Ces derniers exigent une moins grande toilette.

— Sur les turbans gaze et or, on place à volonteé un esprit ou un oiseau de paradis.

— On emploie aussi pour cette coiffure des gazes blanches brochées en or de diverses nuances. Une aigrette en pierreries les rend d'une très-grande élégance.

— On remarque que les robes sont plus décolletées que l'année passée. Les épaules et le dos surtout sont extrêmement découverts en grande toilette.

— Les dessins, si énormes et si riches, qui distinguent les belles étoffes d'aujourd'hui, ne sont pas encore hardiment adoptés, et restent l'apanage des élégantes de grand style. La plus grande partie des femmes hésitent à porter des robes qui, par leur grand luxe même, se font aisément reconnaître à leur seconde et troisième apparition, et ont trop tôt le désavantage d'une robe connue. Nous voilà donc arrivés à ce point où il y aura une démarcation dans la toilette, et où la fortune donnera de grandes prérogatives à l'élégance. Il n'en était pas ainsi au tems des simples robes de crêpe et de gaze.

— Les petits chapeaux retroussés d'un côté, et ornés d'une ou deux plumes blanches, sont nombreux, charmans et siéent parfaitement à toutes les femmes. On en fait en velours violet, marron, rouge, vert. Ils n'ont point de brides, et se posent très en arrière de la tête.

— La mode des robes de chambre qu'ont adoptée si généralement tous les jeunes hommes du jour, devait amener



celle des bonnets destinés à accompagner ce genre de costume. Nous avons vu des formes et des broderies charmantes appropriées à ces bonnets, et exécutées la plupart par des mains amies. Mais pour ceux qui n'auront point ce privilège, nous annonçons aujourd'hui un nouveau genre de ces bonnets en satin broché, or ou soie, qui sont vraiment d'une élégance charmante, les dessins étant tout-à-fait appropriés à la forme du bonnet, et le tissu d'une solidité qui la maintient dans toute sa fraîcheur. Cette jolie nouveauté se trouve chez M<sup>me</sup> Dambrun, hôtel Montholon (rue Sainte-Avoie, n° 63).

## LA NUANCE,

ANECDOTE.

Le duc de Wurtemberg, grand-père de celui qui règne aujourd'hui, avait fait de la capitale de ses états un lieu de délices, une vraie Capoue, où tous les hommes ne perdaient pas le courage, mais où beaucoup de femmes perdaient une vertu que l'on estime en elles autant que la valeur guerrière dans l'autre sexe. Les grands dîners, les petits soupers, les bals bruyans, les promenades solitaires, les pures éclatantes, les négligés engageans se succédaient; la galanterie était le bon air, l'air unique de la *résidence*; et quand la franchise germanique arrivait par-dessus tout cela, c'était vraiment pis qu'à Paris.

Le goût des voyages amena au milieu de cette cour (que des gens d'humeur frondeuse appelaient corrompue) lord Edward B. et sa jeune et charmante épouse, lady Leila. Ils étaient partis de Londres, selon l'usage, immédiatement après la bénédiction nuptiale, et depuis deux ans parcouraient l'Europe. Le premier soin de lord Edward fut de se rendre chez l'en-

voyé d'Angleterre à Stuttgart, sir John W....; il avait étudié avec lui à Eaton, à Cambridge : c'était un ami d'enfance qu'il se réjouissait de rencontrer, et qui le reçut avec une tendresse égale à celle qu'il lui témoignait.

On était à la veille des fêtes de Noël, c'est-à-dire au printemps pour la joie en Allemagne. Une gelée de 22 degrés rendait les communications faciles, et de tous les points on accourait prendre part aux plaisirs qui allaient se succéder par redoublement.

Sir Arthur prit jour pour présenter lord Edward et sa femme au duc; et ce fut un beau moment pour l'orgueil anglais, que celui où lady Leila B., attirant tous les regards, réunit tous les suffrages. Elle fut déclarée, à l'unanimité, la plus belle personne de la cour.

Quelques jours après la présentation des voyageurs anglais, il y eut un bal à la cour, et les jeunes gens les plus distingués réclamèrent à l'envi l'honneur d'initier Leila à la connaissance de la valse, qui n'était point alors répandue en Europe. Mais Edward B. qui prétendait que de la tête aux pieds, moralement et physiquement, lady Leila était un domaine inaliénable, un tout complet dont la possession lui était irrévocablement acquise, apprit à ces jeunes valseurs si empressés que lady B. ne dansait que le menuet, *et avec lui, lord Edward B.* Cette nouvelle circula dans la galerie, et parvint jusqu'au fauteuil ducal. On s'étonna, on sourit, on chercha à démêler sur le visage de Leila l'impression que lui faisaient éprouver des mots *inouis* jusqu'alors à la cour de Wurtemberg. La curiosité fut déçue : lady B. avait continué à se rafraîchir par le mouvement d'éventail le plus régulier; trois fois elle avait repoussé son bouquet de côté, vers l'épaule gauche, mais sans impatience, sans vivacité : rien d'inusité n'avait donc frappé son oreille. Les Allemands en conclurent que la puissance maritale était une vérité *de fait* dans



ce ménage-là, et se mirent l'esprit en repos; ce que ne put faire le chevalier d'Azerac, seigneur français, retenu depuis trois ans à Stuttgart par les bontés et la faveur du prince. Il était observateur, et recueillait des anecdotes, qu'une dame russe de ses amies racontait ensuite à Catherine-le-Grand. Le chevalier classa sur-le-champ dans les *cas rares* le ménage anglais, et voulant puiser des documents à la source, lia conversation avec lord Edward. Celui-ci causait volontiers de ses voyages et surtout de sa santé. Touché de l'intérêt avec lequel il était écouté par d'Azerac, lord B. s'expliqua franchement sur tous les objets qui frappaient ses regards. Il condamna la valse à l'égal des *boleros*, *montferines*, *périgourdines*, *bouffées*, et autres danses qu'il avait notées sur son journal, ne préconisant que la chasteté du menuet; c'était, à son gré, un divertissement conjugal, comme la pyrrhique, un divertissement guerrier chez les anciens, un plaisir *ad hoc* enfin; et il ajouta que lady B. le dansait avec une grâce infinie. « C'est, dit-il un peu dédaigneusement, ce qu'aucune de ces dames ne saurait faire. Elles manquent tout-à-fait de dignité; leurs pas sont précipités, multipliés... Tenez! même assises, voyez leurs maintiens?... Les pieds toujours en mouvement... et des robes si courtes!... — Oh! répondit le chevalier, vous ne remarquez cela que parmi les souliers bleus. — Les souliers bleus? Y a-t-il ici une coterie turbulente qui ait pris pour insigne des souliers bleus?... En effet, j'en vois beaucoup. — Encore ne remarquez-vous que les femmes qui dansent... mais sur les banquettes il y en a plusieurs aussi... Il est vrai que toutes celles qui sont ainsi chaussées ont soin de mettre leurs pieds en avant... — C'est donc une distinction? — Certainement. — Ah! j'entends; une espèce d'ordre... Pourquoiriez-vous donc? — C'est qu'il est un peu difficile de vous répondre. — Tout est mystérieux en Allemagne... Les Francs-

Juges... puis la *Franc-Maçonnerie*... Faites-moi l'honneur de me dire si ces dames forment quelque association secrète? — Ces dames, milord, ne se sont point associées, mais *ont été associées*. — A quoi? — A une confrérie très-étendue. — Par qui? — Par le duc régnant. — Quelle superstition!... C'est comme en Italie, des confréries de toutes les couleurs. Et à quel saint se vouent celles-ci? — Au saint dont le culte est le plus répandu, je crois... à l'amour. — Comment, à l'amour? — Jamais prince ne fut aussi galant que ce souverain-ci; il séduit, il se laisse séduire avec une égale facilité.... Toutes ces dames aux pieds bleus... — Eh! qui les force à porter cette marque de leur honte? — Vous ne ménagez pas l'expression, milord. — Oui... pourquoi afficher une telle infamie?... — Permettez donc... — Serait-ce comme *aspirantes*, par hasard? — Non, non; le soulier bleu est, au contraire, une preuve complète d'initiation. — Je ne comprends pas... — Vous ne me laissez pas achever. — Monsieur le chevalier, l'indignation m'emporte... mais continuez, je vous prie. — Eh bien! le duc, comme toutes les têtes couronnées, a des volontés à lui. Le premier présent que reçoivent de lui les dames qui lui agréent, est une paire de souliers de satin bleu. Ne pas la porter serait renoncer à ses bonnes grâces... — Est-il possible! — Tous les ans, il fait fabriquer à Lyon une pièce de satin de cette couleur, et... — Mais je vois plus de trente femmes chaussées de bleu... — Oh! il ne faut pas vous y méprendre. Beaucoup de ces dames cherchent à tromper la cour, et voudraient faire croire que le prince pourvoit à leur chaussure. — Quelle horreur! trente femmes perverses, ou voulant le paraître! — Avec des yeux un peu exercés on distingue la vérité. Le satin fourni par le duc est d'une qualité supérieure, et il y a dans la nuance quelque chose de céleste. — De *céleste*! — Oui. C'est ainsi que disent ces dames: quelque



chose de céleste, qui ne se remarque que dans l'étoffe ducale, tissu probablement avec un art réservé pour les souverains. »

L'intention de lord B. était de séjourner peu de tems à Stuttgart, mais un rhume très-violent ayant fait ordonner à Leila de garder son lit pendant plus de huit jours, un dégel survint, rendit les routes dangereuses, et il se trouvait encore à la résidence, quand ce fut au tour de l'envoyé d'Angleterre de donner une fête, à laquelle le duc et toute sa cour devaient assister; lord B. céda au désir de sir John W..., et retarda son départ.

Le jour désigné pour la fête, sir John donna un grand diner, où il n'invita que des hommes, qui passèrent ensuite dans les salons préparés pour recevoir le duc, sa suite, et tout ce qui, dans le Wurtemberg, pouvait être admis à jouer, à danser, et à prendre des rafraîchissemens en présence du souverain, car l'ordonnance des fêtes était semblable dès ce tems à celle que nous observons aujourd'hui. Les choses se passaient donc comme de coutume, seulement la petite toux de lady B. la faisait entourer de plus de soins encore, quand un murmure s'éleva dans l'assemblée : c'était sir John qui conjurait lord Edward de danser avec sa femme. On m'a dit, lui répétait-il, que vous donnez tous deux une idée de la perfection du menuet de Céphale et Procris\*. On me l'a écrit de Paris, de Rome, de Milan... Tout le monde se mêla de cette affaire, et le duc, lui-même, joignit sa prière à celle de sir John. Lord Edward ne résista plus, et fut prendre par la main sa femme, qu'il conduisit au milieu du cercle qui venait de se former devant la place occupée par le prince.

Il y avait quelque chose de solennel dans cette attention générale, dans ce premier coup d'archet annonçant une musique grave, à cadences soutenues. Lord et lady B., accoutumés à des succès

\* Si célèbre depuis, sous le nom de *menuet de la cour*.

éclatans, saluent avec un visage serein : l'un déploie mollement le bras droit pour ôter son chapeau, l'autre fait les trois pas qui la placent en face de son époux, avec une souplesse inconnue à Stuttgart, et allonge un pied charmant, tourné en dehors, la pointe basse, et chaussé du plus joli soulier de satin bleu qui pût se voir au monde... Un cri échappe à lord B., il veut s'élancer vers sa femme, mais l'irritation nerveuse se manifeste cette fois dans les jambes; celles de lord B. ne le portent plus, il va tomber, quand sir John et le chevalier d'Azerac le soutiennent et le transportent dans une chambre voisine, où on lui prodigue la fleur d'orange, les gouttes anodines d'Hoffmann, et tous les anti-spasmodiques du xvi<sup>e</sup> siècle. On attribue à la chaleur des salles, ou à une digestion difficile, l'incident survenu à lord B.; les Allemands en dissertent et veulent s'en inquiéter; mais lady Leila rassure tout le monde, car il n'est rien qui ne s'explique au moyen des *nerfs*. Quoique très-calme sur la situation de son mari, Leila se dirige pourtant vers la chambre où l'on vient de le conduire. Sir John lui en interdit la porte, en prétextant la crainte d'une émotion qui pourrait renouveler des attaques déjà sur leur déclin, et la jeune Anglaise retourne à sa place écouter paisiblement l'expression des regrets de la société.

Mais, tandis qu'on l'entretient de la supériorité avec laquelle la carrière du menuet eût été parcourue par elle, à en juger sur ses premiers pas, lord Edward, penché sur l'épaule d'Azerac, lui dit à voix basse : « Vous l'avez vue? vous avez vu lady B. en souliers bleus!..... — Quoi! c'est cela, répondit d'Azerac, avec surprise? — Cela!... Je suis outragé... — Eh non! dit le chevalier, en se remettant, vous n'avez pas remarqué la *nuance*; il n'y a que la nuance d'importante, lady B. a cru suivre une mode., rien de plus. — Oh! Dieu! mais comment s'en assurer? — Eh! pardi! je vais vous en tirer sur-



le-champ... J'aurais dû y penser plus tôt... Mais j'étais si loin de croire que vous pouviez vous affecter !... Attendez donc ! et le chevalier cherchait dans les poches de sa veste, de son habit... Enfin il trouva de petites tablettes de maroquin parfumé, qu'il ouvrit avec précaution, et dont il tira deux morceaux de satin bleu. « Voyez, dit-il à lord Edward, pour ma propre satisfaction, je porte toujours sur moi ces échantillons. Ils me servent à connaître sur-le-champ à quelle classe appartiennent ces dames... Tenez, voici le bleu *ducal*... Voyez quelle différence avec celui du commerce ! — Je n'en découvre aucune, répondit tristement Edward. — Elle saute pourtant aux yeux... Personne ne peut s'y tromper... Au reste, prenez cet échantillon-ci... Je suis sûr que les souliers de lady B. sont de la même pièce.... Comparez-les ce soir... je suis sûr de mon fait... comparez-les donc, vous dis-je. Puis, demain, si vous m'en croyez, quittez Stuttgart, l'air y est détestable pour les gens nerveux. — Vous croyez ? Je suivrai votre conseil... je partirai demain... Donnez-moi l'échantillon... Ah ça ! vous ne vous trompez point ? c'est bien celui-ci ? — C'est celui-ci, et vous pouvez être parfaitement en repos, si les souliers de milady sont de la même étoffe... mais je n'ai pas le moindre doute.

Lord B. observa de point en point les instructions que lui avait données le chevalier ; il vérifia les souliers, dont la nuance le satisfît complètement, et repartit immédiatement après pour continuer à visiter l'Allemagne.

Plaidant quelques années après en divorce contre Leila, cet épisode de son voyage lui revint en mémoire, et les preuves qu'il lui fallut fournir pour faire condamner sa femme, lui démontrèrent qu'il avait admis bien légèrement celles que lui avaient données M. d'Azerac.

## FESTIN SAUVAGE.

Les détails suivans ont été publiés à Londres par M. Benet, revenu, depuis peu, d'un voyage de la Nouvelle-Zélande.

Tout le monde sait que les naturels des nouvelles Hébrides, des Marquises, de la Nouvelle-Zélande, et d'autres îles de la Polynésie, sont anthropophages ; mais le cannibalisme se présente chez ces divers peuples sauvages sous des formes plus ou moins horribles ou dégoûtantes ; les Zélandais sont les seuls qui aient imaginé de préparer les têtes de manière à les conserver indéfiniment sans que les traits du visage soient déformés. Les têtes de leurs ennemis sont ainsi gardées comme trophées de victoire et objet de mépris, destinées à entretenir la haine contre les hordes rivales.

Les Nouveaux-Zélandais ne cherchent pas à cacher qu'ils sont cannibales ; ils racontent leurs atrocités sans la moindre apparence de honte ni de remords ; on doit dire toutefois qu'ils ne mangent de la chair humaine qu'à la suite des combats. Lorsqu'un chef ennemi est tué, ses yeux, ses mains et ses pieds sont présentés en offrande au chef de la horde victorieuse, comme étant les parties du corps à l'aide desquelles cet ennemi avait causé le plus de dommages à ses adversaires ; parce que c'était, disaient-ils, avec ses yeux qu'il les voyait, avec les mains qu'il les combattait, avec les pieds qu'il envahissait leur territoire. Le cannibalisme n'est pas chez les Zélandais la conséquence de la faim ; ils y sont poussés non seulement par la vengeance, mais encore par la croyance qu'en mangeant le corps des vaillans, ils héritent de leur courage et de leur vaillance.

Après la bataille, il est d'usage de réunir en un monceau les cadavres ; on en détache les têtes destinées à être conservées ; on éviscère ensuite les corps pour en retirer les entrailles, puis on les coupe par morceaux qui sont cuits dans des fours,



Les naturels ne mangent presque jamais de la chair humaine crue ; mais, suivant une coutume générale, lorsqu'un ennemi est blessé à mort, son adversaire, excité par le démon de la vengeance, se précipite sur lui pour sucer le sang de sa gorge avant que la dernière étincelle de vie soit éteinte.

Ils font sécher les mains de leurs ennemis pour les placer aux parois de leurs huttes, et les doigts qu'ils ont préalablement contractés, servent de crochets pour suspendre leurs corbeilles et autres ustensiles.

Questionné sur le goût de la chair humaine, les Nouveaux-Zélandais n'ont pu rien préciser, si ce n'est qu'elle leur paraît bien supérieure à celle du porc. Un des chefs de la tribu de Tamise (rivière du pays), à qui l'on demandait s'il avait jamais mangé de la chair d'homme blanc et s'il la préférait à celle d'un Nouveau-Zélandais, répondit qu'il avait quelquefois mangé de la chair d'Européen, et qu'il l'avait trouvée généralement très-salée.

Dans le cours de ses entreprises aventureuses, le capitaine Dillon manqua souvent de servir de pâture aux peuplades féroces. Une fois surtout il n'échappa que par une sorte de miracle ; c'était dans l'archipel des Fidji, à la suite d'une affaire dans laquelle plusieurs milliers de sauvages avaient attaqué à l'improviste, et pendant qu'elle était dispersée, une petite troupe de vingt-sept marins du vaisseau de Dillon : il était parvenu à gagner le sommet d'un rocher presque inaccessible, d'où, lui troisième, il résista pendant plusieurs heures aux efforts de la multitude des barbares qui l'assaillaient de tous côtés avec un acharnement incroyable.

De cette position élevée, il fut témoin forcé de la plus épouvantable orgie que l'on puisse imaginer. Il vit préparer des foyers et allumer des feux pour rôtir les cadavres dépecés de ses infortunés compagnons ; ces cadavres furent apportés de la manière suivante devant le feu : deux

sauvages formaient avec des branches d'arbre une espèce de civière qu'ils plaçaient sur leurs épaules ; on les porta tous ainsi comme en triomphe jusqu'auprès du four ; là, on les posa sur l'herbe dans l'attitude d'un homme assis ; les sauvages se mirent à chanter et à danser autour d'eux avec les démonstrations de la joie la plus féroce ; ils traversèrent ensuite de plusieurs balles chacun de ces corps inanimés. Quand cette cérémonie fut achevée, les prêtres à qui cette fonction est dévolue, vinrent dépecer les cadavres ; ils commencèrent par séparer les pieds des jambes, les jambes des cuisses, ensuite ils détachèrent les cuisses des hanches, les mains des avant-bras et les bras des épaules ; finalement ils séparèrent du tronc la tête et le cou, et coupèrent le tronc en plusieurs morceaux. Chacun de ces morceaux du corps humain formant une pièce de viande, on l'enveloppa soigneusement dans des feuilles de bananier vertes que l'on mit au four pour faire rôtir avec la racine de *zora*. Lorsque la chair des malheureux compagnons du capitaine Dillon fut cuite, il la vit retirer des foyers et partager entre les différentes tribus, qui la dévorèrent avec avidité. Ainsi il put connaître, jusque dans ses moindres particularités, le sort qui lui était réservé s'il tombait au pouvoir de ses impitoyables ennemis.





## Album.

On a repris à la Comédie-Française le drame d'*Edouard en Écosse*, qui fut souvent rayé du répertoire par l'Empire et la Restauration. Il a causé peu de sensation, quoique M<sup>lle</sup> Mars y ait joué le rôle de lady Athol avec son talent accoutumé.

— L'Opéra-Comique vient de donner un ouvrage posthume de Henri Berton, compositeur gracieux et facile, enlevé à la fleur de l'âge; c'est la partition d'un ouvrage intitulé *le Château d'Urtaby*. On y remarque des morceaux écrits avec goût, et qui ont le mérite d'être bien chantés par Ponchard et M<sup>me</sup> Pradher.

— L'Odéon est exploité par la Comédie-Française en ce moment; elle y a joué *Bertrand et Raton* avec un grand succès.

— Dans une des revues données il y a quelques jours sur nos théâtres, on chante ce couplet en l'honneur de M<sup>lle</sup> Taglioni.

Charme long-tems nos regards éblouis,  
Toi que l'encens doit avoir enivrée;  
Taglioni, renonce à ton pays,  
Ange tombé de l'empyrée.  
A ta décence, à tes pas gracieux,  
Toujours on craint, ô sylphide légère,  
Qu'en effleurant si doucement la terre  
Tu ne remontes vers les cieux.

— *Les Papillotes*, tel est le titre d'un ouvrage en un acte de MM. Arago et Ancelot, donné vendredi dernier au Vaudeville. Ninon de Lenclos en est l'héroïne, et elle est fort bien représentée par M<sup>me</sup> Doche, éblouissante de beauté, sous le costume sévère du tems de Louis XIV.

## Annonces.

LA RÉCRÉATION, quadrille du *Journal des Demoiselles*, composé pour le piano par J.-B. Tolbecque. Chez Bernard Latte, boulevard des Italiens, n° 2.

Ce morceau de musique, dont les motifs sont nouveaux et gracieux, était digne du charmant recueil dans lequel il a paru, et devait, comme lui, obtenir un brillant succès dans le monde. *La Récréation* a été accueillie avec d'autant plus d'empressement dans nos salons que son exécution est extrêmement facile, et réunit à une piquante originalité une harmonie qui rappelle tout le mérite du compositeur distingué à qui on la doit.

— M. SUEUR, teinturier-dégraisseur, place Vendôme, n° 4, a l'honneur de prévenir les dames qui voudraient bien lui accorder leur confiance, que, par un nouveau procédé, en 24 heures il teint les robes de blondes, crêpes, soie et gaze en tous genres; on détache toutes les soieries sans altérer les couleurs. Ses ateliers sont cités Bergère, n° 1, faubourg Montmartre.

ERRATUM. — *Les amans de Vire*, donnés dans notre numéro du 10, étaient une traduction de l'Auteur de *Richelieu*, par M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore. Une erreur d'impression a empêché d'en indiquer la source.

A ce Numéro est jointe la planche 1032.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.  
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY SUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S<sup>t</sup>-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





# Modes de Paris.

25. Janvier 1834

N<sup>o</sup> 2031.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.

Pouff en gaze àécute par M<sup>re</sup> Cressat rue de Valenciennes 33. Bonnet en  
blonde, Mantilet avec en sans Espuchon pour la sortie des Spectacle des  
M<sup>rs</sup> de M<sup>re</sup> Sufsey, rue Chiviseul, 15. Bonnet en blonde du M<sup>re</sup> de  
M<sup>re</sup> Normel, rue Richelieu, 92.

Mrs F. & J. Fuller N<sup>o</sup> 24 Rathbone Place, London.



# Modes de Paris.

20. Janvier 1834.

N<sup>o</sup> 1032.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.

Travestissement.

Messrs. S. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place, London